

## À LA DÉCOUVERTE DE SOI

■ Entretien avec DANIEL MENDELSON  
réalisé par IOANNA KOHLER. ■

REVUE DES DEUX MONDES – *Dans le Temps retrouvé, Proust écrit : « En réalité, chaque lecteur est, quand il lit, le propre lecteur de soi-même. L'ouvrage de l'écrivain n'est qu'une espèce d'instrument optique qu'il offre au lecteur afin de lui permettre de discerner ce que, sans ce livre, il n'eût peut-être pas vu en soi-même. » Vous avez lu Proust pour la première fois lorsque vous étiez étudiant en lettres classiques à l'université de Virginie. Qu'avez-vous ressenti à ce moment-là ?*

DANIEL MENDELSON – Découvrir Proust a été un véritable choc – le choc d'une reconnaissance. J'avais une vingtaine d'années, et je traversais une période tumultueuse de ma vie sentimentale... Et j'ai eu ce saisissement qui est, je crois, partagé par toute personne gay lisant Proust pour la première fois, de voir que les désirs insatisfaits et la frustration que j'éprouvais, non seulement quelqu'un d'autre les avait éprouvés mais, plus extraordinaire encore, qu'ils pouvaient faire l'objet d'un grand livre. Mais permettez-moi de nuancer mon propos. Quand j'ai lu *Du côté de chez Swann*, ce n'est pas la description du désir homosexuel qui m'a touché – il est pratiquement

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

absent de ce volume – mais quelque chose de beaucoup plus général, la description du désir qui n'est pas réciproque, et surtout cette révélation stupéfiante : le désir ne peut survivre à sa propre satisfaction... On le voit de façon exemplaire dans *Un amour de Swann*. Dès que Swann réussit à posséder Odette physiquement, dès qu'elle cesse de lui échapper, son désir pour elle s'évanouit – c'est fini. Pour moi, oui, cela a été une révélation en même temps qu'une reconnaissance.

Et puis, j'ai eu un autre type de choc. Grâce à Proust, j'ai senti une certaine consolation à penser que toute création artistique est un succédané de la frustration et de la déception. Que l'art se nourrit de nos échecs, en somme. À l'époque, je me souviens avoir pensé : « Puisque de toute façon je ne pourrai pas obtenir ce que je veux, autant devenir écrivain ! »

REVUE DES DEUX MONDES – *Certains lecteurs éprouvent l'envie de se replonger dans la Recherche aussitôt après en avoir fini la lecture. Cela a-t-il été le cas pour vous ?*

DANIEL MENDELSON – Non. Je dirais qu'au contraire, j'avais besoin de temps pour assimiler le texte, le laisser résonner en moi... Après une phrase aussi magnifique que celle qui clôt *le Temps retrouvé* (1), je trouve qu'il est difficile de reprendre quelque lecture que ce soit.

En revanche, je relis *la Recherche* à peu près tous les dix ans depuis que j'ai 20 ans. J'ai maintenant un peu plus de 50 ans, et il est grand temps que je me mette à ma quatrième lecture !

REVUE DES DEUX MONDES – *Que vous apportent ces lectures successives ? Vous sentez-vous devenir de plus en plus proche de l'œuvre de Proust ?*

DANIEL MENDELSON – Non, je ne crois pas qu'il s'agisse d'une question de proximité avec le texte. Je pense plutôt que l'on perçoit des facettes différentes à chaque lecture de *la Recherche*. Pour reprendre la métaphore proustienne que vous avez citée, chaque lecture de Proust s'apparente un peu à une visite chez l'opticien : selon les verres qu'il nous fait essayer, nous sommes capables ou non de distinguer un motif dans les petits ronds de couleurs projetés dans l'obscurité. Ainsi, quand j'avais 20 ans, une foule de choses m'échap-

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

paient dans la culture française... Et pour cause : j'étais inexpérimenté, je n'avais jamais voyagé hors des États-Unis. Tout cet univers proustien du faubourg Saint-Germain, et aussi celui de Combray, me passait au-dessus de la tête. Par exemple, j'étais incapable de comprendre le type de personnage que Françoise représente dans le patrimoine français – qu'elle fait partie du terroir, en quelque sorte. Aujourd'hui, je ne suis plus la même personne que quand j'avais 20 ans. J'ai l'expérience d'une vie... Et puis, j'ai énormément voyagé, je connais bien la France, j'y ai de nombreux amis, et il va de soi que je comprends bien mieux la culture française qu'il y a trente ans. En revanche, plus jamais je ne ressentirai la stupéfaction associée à ma première lecture de *la Recherche*. C'est une émotion esthétique que l'on ne peut éprouver qu'une seule fois dans sa vie.

REVUE DES DEUX MONDES – *Le besoin de relire Proust n'est-il pas également lié au fait que la Recherche est un livre qui nous dépasse ? La richesse de l'œuvre est telle qu'il semble impossible d'être conscient, au cours d'une même lecture, de tous les niveaux de sens, de tous les thèmes qui se déploient dans le texte...*

DANIEL MENDELSON – Absolument. D'ailleurs, on peut dresser un parallèle avec *l'Odyssée*, sur laquelle j'écris un livre en ce moment. Comme *l'Odyssée*, *la Recherche* est une œuvre totale, une œuvre dont on ne peut épuiser la signification en une seule lecture... À mes yeux, c'est là la définition d'une véritable œuvre d'art. Si vous réussissez à faire le tour d'un livre en une fois, c'est que l'auteur n'a pas grand-chose à vous apporter. Mais Homère, comme Proust, sont des auteurs qui peuvent nous accompagner tout au long de notre vie. Tout est dans Homère ; tout est dans Proust.

REVUE DES DEUX MONDES – *Y a-t-il pour vous un personnage qui se démarque des autres dans la Recherche ?*

DANIEL MENDELSON – Celui d'Odette de Crécy, incontestablement. Pas parce qu'Odette serait mon personnage « préféré », mais parce qu'elle représente, selon moi, un personnage parfaitement réussi. C'est comme si Odette émergeait des pages du livre de façon tridimensionnelle, comme si je pouvais imaginer son existence en dehors de sa présence dans *la Recherche*. Elle est un tout qui fonctionne admirablement, or ce n'est pas le cas de tous les personnages

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

proustiens. Prenez Oriane de Guermantes : je n'arrive pas à me l'imaginer en dehors du livre – selon moi, elle ne représente qu'un assemblage de traits caractéristiques de l'aristocratie. Je ressens la même chose à l'égard d'Albertine qui, dans sa relation avec le Narrateur, est censée incarner un double de la relation de Swann avec Odette... À mes yeux, Albertine est une abstraction, elle a pour unique vocation de cristalliser les pensées obsessionnelles du Narrateur ; d'ailleurs, elle me fait penser à un portant sur lequel Proust a suspendu des idées, à côté des robes Fortuny de la jeune femme. Même quand Albertine apparaît au sein de la petite bande des jeunes filles, à Balbec, je ne la trouve pas crédible. En revanche, je comprends les sentiments de Swann pour Odette, je me projette parfaitement dans son désir et sa frustration... Vous savez, il est très difficile pour un écrivain de créer un personnage qui soit « vivant ». Et avec la « dame en rose », Proust a réussi un personnage tout en relief, une merveilleuse création.

REVUE DES DEUX MONDES – *Venons-en à votre livre les Disparus, qui est incontestablement placé sous le signe de Proust... De façon explicite, parce que vous avez choisi d'insérer une citation de la Recherche en exergue de votre récit (2) ; mais aussi de façon implicite parce que les Disparus, tout comme la Recherche, est le récit d'une quête qui a pour objet la mémoire. Proust écrit d'ailleurs, dans le Temps retrouvé : « Un livre est un grand cimetière où sur la plupart des tombes on ne peut plus lire les noms effacés. » Qu'en pensez-vous ? Proust a-t-il consciemment ou inconsciemment joué un rôle dans votre décision de reconstituer votre histoire familiale par l'écriture ?*

DANIEL MENDELSON – Oui, Proust a eu une énorme influence sur le projet des *Disparus*. Et c'était très conscient de ma part, comme si Proust hantait ma démarche. D'ailleurs, j'ai relu *la Recherche* juste avant de me mettre à mon propre travail... Donc, oui, absolument : *les Disparus* est une œuvre marquée par Proust. De plusieurs façons.

D'abord j'ai voulu rendre hommage à Proust dans le titre de mon livre. En anglais, le titre original *The Lost – A Search for Six of Six Million* reprend les termes du titre anglais d'*À la recherche du temps perdu* : *In Search of Lost Time*. Cette référence proustienne a été occultée dans la version française, dont le titre est devenu *les Disparus*, et la notion de perte (« ce qui est perdu / ceux qui sont

---

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

---

ENTRETIEN

À la découverte de soi

perdus ») n'apparaît plus (mais, évidemment, « les Perdus » n'aurait pas fonctionné en tant que titre.) Or mon livre répond à une exigence similaire à celle de *la Recherche* : comment ressusciter le passé, le rendre vivant dans le présent ? Qu'est-ce qui peut être préservé du passé, et sous quelle forme ? La métaphore proustienne du livre comme cimetière que vous avez mentionnée est magnifique. Parce que d'une certaine façon, *les Disparus* est aussi une entreprise marquée par l'échec : pour un détail que j'ai réussi à exhumer, combien d'autres ont-ils définitivement disparu ?

Ensuite, sur le plan stylistique, j'ai toujours été impressionné par la manière dont Proust parvient à embrasser une multitude d'éléments dans la même phrase – que ce soit une analyse, une série d'hypothèses ou un paradoxe. Selon moi, c'est une extraordinaire prouesse littéraire. Dans certains passages des *Disparus*, j'ai tenté de reproduire cette difficulté technique, en faisant l'expérience des limites de la phrase. Par exemple, à un certain moment, je fais un effort consciemment proustien pour appréhender dans la même phrase deux réalités qui, semble-t-il, n'ont rien à voir l'une avec l'autre : ce jour de 1942 où certains membres de ma famille étaient exterminés dans une chambre à gaz à Belžec, ma mère, alors petite New-Yorkaise de 11 ans, prenait comme chaque jour le chemin de l'école...

Enfin, il y a un autre procédé proustien qui ne cesse de faire mon admiration. C'est lorsque Proust « sème » une information en apparence anodine au beau milieu d'une page, et que tout à coup, 654 pages plus loin, l'information germe et prend tout son sens. Ces moments de surprise, de révélation, sont absolument incroyables. Et c'est ce qui fait que *la Recherche* a vraiment l'étoffe de la vie. Car c'est ce qui arrive dans la vie réelle : vous avez perdu de vue telle personne depuis des années, et puis, un beau jour, elle ressurgit sur votre chemin, complètement transformée. C'est d'ailleurs un procédé qu'on trouve chez Homère, ces personnages qui refont surface sous telle ou telle apparence... Dans le cas de Proust, je trouve prodigieux qu'il réussisse à donner aux personnages l'épaisseur du temps, à restituer les différents masques que le temps leur fait porter – exactement comme la vie nous change et change ceux que nous connaissons, au point d'ailleurs de ne plus les reconnaître, comme c'est le cas pendant la matinée chez la princesse de Guermites qui

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

clôt le roman. Sur le plan de la technique littéraire, c'est un procédé qu'il faut manier avec finesse et auquel je me suis essayé dans *les Disparus*. Je voulais créer un effet particulier lors d'une scène de retrouvailles avec une amie d'enfance, une amie que j'ai retrouvée en Israël en 2003, de façon complètement inattendue, alors que je l'avais perdue de vue depuis des décennies... Pour ressusciter l'intensité de ma réaction par écrit, il a fallu que j'introduise cette amie assez tôt dans le récit pour que le lecteur ait un choc, lui aussi. Avec ce procédé littéraire, tout est question de dosage : il faut mentionner un élément d'information suffisamment tôt, mais pas trop tôt non plus, sinon le lecteur risque de l'avoir complètement oublié.

## Écriture et mémoire

REVUE DES DEUX MONDES – La Recherche *montre le pouvoir de résurrection de l'écriture : en collectant des fragments de souvenirs, il est possible d'extraire la vérité des choses et des êtres qui ont été et qui ne sont plus. Chez Proust, cette résurrection s'accompagne d'une rédemption à la fois esthétique et morale. Qu'en a-t-il été pour vous ? Que vous a apporté la démarche d'enquêter et d'écrire sur le destin tragique de votre grand-oncle et sa famille ?*

DANIEL MENDELSON – Il est vrai que *la Recherche* se termine « bien » : il y a une forme d'optimisme à penser que l'œuvre d'art nous permet de recréer et de préserver le passé. Les choses sont différentes dans mon cas... Jamais je n'ai prétendu que ma démarche littéraire allait faire quoi que ce soit pour ma famille disparue : le passé est le passé, les morts sont morts, et il n'y a rien que l'on puisse changer à cette réalité. Si l'écriture apporte quoi que ce soit, c'est l'écrivain et lui seul qui en bénéficie – pas ceux sur lesquels il écrit. Cela vaut dans le cas du Narrateur chez Proust. Tous les personnages qu'il côtoie n'ont qu'une seule finalité : se transformer en matière littéraire et l'aider à faire sa mue d'écrivain.

REVUE DES DEUX MONDES – *Votre traduction de l'œuvre du poète grec d'Alexandrie Constantin Cavafy (1863-1933) – dont on célèbre cette année le cent cinquantième anniversaire de la naissance – a été unanimement saluée par la critique américaine et*

---

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

---

ENTRETIEN

À la découverte de soi

*par vos confrères traducteurs. Dans la préface à ses « Poèmes », vous indiquez que Cavafy s'est qualifié lui-même de « poète-historien » car la plupart de ses écrits ont pour cadre la période antique. Vous écrivez également que son itinéraire artistique n'est pas sans rappeler celui de Proust. En effet, comme Proust, Cavafy a connu une métamorphose littéraire radicale, passant du statut de « dilettante » à celui d'écrivain majeur. Voyez-vous d'autres ressemblances entre ces deux écrivains ?*

DANIEL MENDELSON – C'est amusant que vous mentionniez Cavafy parce qu'il est, avec Proust, l'écrivain qui m'a accompagné alors que je travaillais sur *les Disparus*. Oui, il y a un point commun fondamental entre Proust et Cavafy : ce sont des écrivains de la mémoire. Tous deux ont la conviction que l'écriture constitue un rempart contre le passage du temps. Avec Cavafy, on fait trop souvent la distinction entre ses poèmes historiques et ses poèmes d'amour, ses poèmes dits érotiques. Mais pour moi cette distinction est artificielle : il n'y a vraiment qu'un seul thème chez Cavafy, c'est celui du temps.

Il y a, chez ces deux écrivains, un constat cruel : quel que soit notre statut, notre existence sera aspirée par le temps, par l'histoire... Proust le montre en s'intéressant aussi bien aux « grands de ce monde » comme le baron de Charlus qu'aux petites gens comme le giletier Jupien. Et Cavafy le montre également en insistant sur cette ironie fondamentale de l'Histoire qui plonge dans l'oubli les empereurs aussi bien que les obscurs fonctionnaires venus de provinces lointaines. Chez Proust et Cavafy, ce qui survit du passé est le plus souvent tributaire du hasard : il y a une sorte d'ironie de la grandeur dans ce constat. On le perçoit avec beaucoup de justesse dans ce poème de Cavafy, intitulé « L'an 31 avant J.-C. à Alexandrie ». En une dizaine de vers, Cavafy décrit la journée d'un marchand de parfums qui se rend au marché d'Alexandrie pour vendre ses produits et qui découvre la ville dans un état d'agitation extrême : tout le monde se bouscule au marché, personne ne fait attention à lui... S'approchant du palais, il croit alors comprendre que Marc-Antoine a gagné la bataille d'Actium contre César. Ce contraste entre l'anecdote individuelle et la marche de l'Histoire est typique de Cavafy. Mais, ironie ultime, le marchand apprend en plus une information fausse !

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

Quant aux poèmes érotiques de Cavafy, ils ne sont qu'un prétexte pour parler du passage du temps, explorer l'empreinte qu'un élan de désir a laissé dans la mémoire... Lorsque Cavafy évoque le souvenir d'un jeune et beau garçon sur la plage d'Alexandrie, trente ans plus tôt, il s'agit pour lui de préserver cette beauté, de saisir ce moment fugitif par la poésie. C'est cela, la poésie de Cavafy : un art capable de surpasser le temps... Vous voyez, il existe beaucoup d'affinités entre Cavafy et Proust. D'ailleurs, ce n'est pas par hasard que je me suis plongé dans l'univers de ces deux auteurs alors que je me mettais moi-même en quête du passé.

REVUE DES DEUX MONDES – *Vous décrivez très bien les « passerelles » qui existent entre Proust et Cavafy : tous deux sont quasiment contemporains, ont créé une œuvre radicalement nouvelle, et sont intéressés par les mêmes sujets – le temps, l'histoire, la mémoire. Mais si leurs thèmes de prédilection sont proches, leur style n'est-il pas radicalement opposé ?*

DANIEL MENDELSON – Je crois simplement que l'un et l'autre abordent la même démarche littéraire avec des instruments différents. Autant le style de Proust est riche, autant la poésie de Cavafy est lapidaire et dépouillée. Cavafy me semble avoir une approche quasi archéologique de l'écriture : plus les choses sont ramassées, plus elles ont de chance de survivre... L'inverse vaut chez Proust, qui, lui, cherche à être le plus exhaustif possible, à laisser une trace par la description détaillée. Faudrait-il y voir une distinction reflétant l'esprit grec et l'esprit français ? Ce n'est pas sûr... Cavafy me semble très français par certains côtés : c'est un maître de l'épigramme, un art français par excellence.

REVUE DES DEUX MONDES – *Vous avez cherché dans votre traduction à rester au plus près « de la diction, de la structure, de la métrique » du vers de Cavafy pour que le lecteur contemporain puisse avoir en anglais une expérience sonore, visuelle et esthétique aussi proche que possible de la langue grecque. De son côté, à la recherche du temps perdu a fait l'objet de plusieurs traductions en anglais, qu'il s'agisse d'anglais britannique ou d'anglais américain (3). Comment évaluez-vous la difficulté à traduire l'œuvre de Proust et comment définiriez-vous sa spécificité stylistique ? Avez-vous jamais été tenté de traduire cet auteur ?*

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

DANIEL MENDELSON – Proust est complexe, mais il n'est jamais confus – la grammaire, la syntaxe proustiennes sont limpides. En revanche, le fait qu'il ait souvent recours aux incises et par conséquent aux propositions relatives le rend difficile à traduire en anglais. Dans une phrase anglaise, une proposition relative sonne de façon intrusive... Son usage est beaucoup moins répandu qu'en français. Pour un traducteur anglophone, la solution de facilité serait de scinder la phrase proustienne en plusieurs séquences, ce qui serait une pure hérésie ! Si la phrase proustienne est longue et serpentine, c'est parce que Proust la voulait ainsi. Elle répond à un objectif littéraire. Mais il y a une langue dans laquelle il est réellement très difficile de traduire Proust, c'est l'hébreu. En hébreu, la proposition relative n'existe quasiment pas. C'est une langue affirmative, assertive. On le voit dans le texte de la Genèse, par exemple, qui est une suite de phrases déclaratives.

Pour en revenir à la version anglaise de Proust, je pense que la meilleure traduction de *la Recherche* est celle du Britannique Charles Kenneth Scott Moncrieff, qui a paru dans les années vingt et qui a été révisée successivement par deux de ses concitoyens : Terence Kilmartin au début des années quatre-vingt, puis D.J. Enright dans les années quatre-vingt-dix. Scott Moncrieff a fait un travail absolument magnifique sur le texte de Proust... C'est vraiment l'une des plus belles traductions dans l'histoire de la littérature, toutes langues et tous auteurs confondus. Elle frise la perfection car elle accomplit la gageure de donner l'impression au lecteur de lire Proust dans le texte original.

Pour répondre à votre question, non, je n'ai jamais été tenté de traduire Proust... Pour une raison très simple : je me sens incapable de traduire un texte en prose. À mes yeux, il est plus facile de traduire de la poésie, des vers, que de la prose.

REVUE DES DEUX MONDES – *Est-ce parce qu'en poésie on doit se plier à un certain nombre de contraintes formelles ?*

DANIEL MENDELSON – Oui, traduire de la poésie vous oblige à trouver des solutions en assimilant les contraintes sonores, métriques, et visuelles qui sont celles de ce genre littéraire. Traduire de la prose me paraît paradoxalement beaucoup plus difficile du fait

---

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

---

ENTRETIEN

À la découverte de soi

de l'absence de restrictions. Il n'est pas aisé de restituer le rythme d'une belle phrase en prose. Tandis que le rythme d'un beau vers, lui, apparaît de façon formelle.

REVUE DES DEUX MONDES – *Vous êtes critique littéraire dans deux des plus prestigieuses revues américaines, le New Yorker et la New York Review of Books. En tant que spécialiste de lettres classiques, vous n'hésitez pas à replacer les œuvres que vous analysez dans un contexte historique et esthétique allant jusqu'à l'Antiquité. À votre avis, quelle brèche Proust a-t-il ouvert dans la littérature occidentale ? Comment caractériseriez-vous l'avant et après-Proust sur le plan esthétique ?*

DANIEL MENDELSON – Selon moi, l'œuvre de Proust représente, avec celle de Joyce, l'aboutissement du genre romanesque. Ce sont deux écrivains qui ont signé la fin du roman sur le plan formel. Avec eux s'achève ce genre né à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle qui, au fur et à mesure de son développement, s'est enraciné de en plus en plus profondément dans l'intériorité d'une conscience individuelle. Après eux, il n'y a plus rien à explorer.

Mais si j'adopte le point de vue du professeur et non celui du critique, je pense que Proust marque aussi un commencement... Il a ouvert la porte à notre monde intérieur. Il faut lire Proust, enseigner Proust, car Proust est bénéfique pour l'âme. Il nous apprend à lire notre vie comme s'il s'agissait d'un roman – c'est la citation que vous mentionnez : « chaque lecteur est [...] le propre lecteur de soi-même ». À cet égard, Proust, comme Freud, a modelé notre cadre de pensée ; grâce à lui, nous sommes devenus les critiques littéraires de notre psyché. Après avoir lu *la Recherche*, on se rend compte que notre existence présente un fil directeur, qu'elle est parcourue de thèmes récurrents, de personnages qui ressurgissent – autant de phénomènes qu'il est possible d'analyser comme un texte, en appliquant des critères esthétiques et littéraires à notre vie de tous les jours. « Quelle leçon tirez-vous de votre propre existence ? » telle est la philosophie que nous enseigne Proust. Tous les grands écrivains ne provoquent pas nécessairement un effet si profond, si intime, en chacun de nous. On ne trouve rien de tel chez Jane Austen, par exemple, qui est pourtant un écrivain que j'admire beaucoup. Même dans les passages de *la Recherche* que je trouve

# PROUST VU D'AMÉRIQUE

ENTRETIEN

À la découverte de soi

moins réussis, comme *la Prisonnière* et *Albertine disparue*, Proust se révèle plus intéressant que d'autres auteurs. Car on voit une pensée au travail, pas seulement un contenu. Lire Proust, c'est aussi une façon de penser le monde.

1. « Si du moins il m'était laissé assez de temps pour accomplir mon œuvre, je ne manquerais pas de la marquer au sceau de ce Temps dont l'idée s'imposait à moi avec tant de force aujourd'hui, et j'y décrirais les hommes, cela dût-il les faire ressembler à des êtres monstrueux, comme occupant dans le Temps une place autrement considérable que celle si restreinte qui leur est réservée dans l'espace, une place, au contraire, prolongée sans mesure, puisqu'ils touchent simultanément, comme des géants, plongés dans les années, à des époques vécues par eux, si distantes – entre lesquelles tant de jours sont venus se placer – dans le Temps. », Marcel Proust, *le Temps retrouvé*.

2. « Quand nous avons dépassé un certain âge, l'âme de l'enfant que nous fûmes, et l'âme des morts dont nous sommes sortis viennent nous jeter à poignées leurs richesses et leurs mauvais sorts... » Citons aussi la phrase qui ouvre le récit de *The Elusive Embrace. Desire and the Riddle of Identity* de Daniel Mendelsohn (*l'Étreinte fugitive*, Flammarion, 2009) qui reflète, dans sa structure même, le « Longtemps je me suis couché de bonne heure » par lequel débute *la Recherche*.

3. Une révision de la traduction de *la Recherche* par Charles K. Scott Moncrieff est d'ailleurs en cours. Cette nouvelle édition, mise à jour par William Carter, professeur émérite à l'université d'Alabama à Birmingham, sera publiée par Yale University Press.

■ Né en 1960 à New York, Daniel Mendelsohn est écrivain, essayiste, traducteur et critique littéraire. Il est l'auteur de deux récits autobiographiques, de deux recueils de critiques et d'une étude sur les tragédies d'Euripide. Son roman *les Disparus* (Flammarion, 2007, J'ai Lu, 2009) a reçu de nombreux prix internationaux, dont en France le prix Médicis du meilleur livre étranger. Spécialiste de lettres classiques, il enseigne également les humanités au Bard College dans l'État de New York.